

www.e-rara.ch

Voyage De Bengale En Angleterre

Forster, Georg

A Basle, 1798

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH ETt III 82

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-98226>

Premiere Lettre

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

V O Y A G E

D E

F O R S T E R.

P R E M I E R E L E T T R E.

Benarès 31 Août 1782.

Je m'étois proposé, dans le cours de mon voyage, de passer par *Benarès* et d'y séjourner quelque tems pour faire quelques recherches sur la religion des Indous; je demandai donc et j'obtins la permission d'aller voir cette ville. Je me flatte que les observations que j'ai faites, pendant ce voyage, vous feront quelque plaisir; et si vous trouvez qu'étant étranger (*) j'ai pu souvent me tromper dans mes remarques et dans les conséquences que j'en ai tirées, au moins vous verrez bien-tôt, qu'en aucun endroit je n'ai à dessein défiguré la vérité.

Je quittai *Calcutta* le 23 Mai et j'arrivai le jour suivant à *Soukzagour*. C'est une plantation florissante qui appartient à Mrs. *Kroft* et *Lennox*. Ces Messieurs viennent d'établir une fabrique de mouffeline blanche, dont la Compagnie Angloise achète chaque année pour deux lacs de roupies. Ils y ont joint une fabrique de foye écruë, qui paroît être en fort bon état et récompenser les peines des Entrepreneurs. C'est aussi sur cette plantation que l'on prépare, en grande quantité, une boisson spiritueuse, qui sans être absolument la même chose que le rum d'amérique, lui ressemble pourtant beaucoup, et qui depuis le commencement

(*) L'Auteur avoit alors un emploi civil à la Présidence de Madras.

de la guerre d'hollande a un débit considérable. Comme on peut faire de cette boisson tout ce que l'on fait de l'arrack de Batavia, le Bengale gagnera beaucoup si son rum ou son arrak devient article d'exportation. Si le Gouvernement veut encourager ceux qui enrichissent leur patrie, en établissant une fabrique nouvelle et utile, il doit leur accorder sa protection et avoir pour eux toute l'indulgence possible. C'est également le devoir de tout Observateur attentif de faire connoître le succès de ces entreprises; par là il enflamme l'émulation de ses concitoyens et fait payer aux bienfaiteurs de leur peuple le tribut d'éloges et d'honneurs dû au génie et à l'industrie. Je dirai donc que ces fabriques ont attiré sur elles l'attention particulière de l'Administration du Bengale, et que cette même Administration a montré, dans plusieurs occasions, un empressement digne d'éloges à favoriser des entreprises d'une utilité générale.

Les anglois ne devoient pas plus long-tems se considérer comme étrangers dans un pays où dans le fond ils sont les maîtres. Ce n'est pas à faire une fortune considérable et rapide qu'ils devoient donner leurs soins. Ils devoient plutôt tâcher de faire et d'assurer le bonheur du pays en encourageant l'industrie et en procurant aux sujets un bien-être sans lequel ce bonheur ne peut exister. Une conduite vraiment sage et prudente augmenteroit également la félicité publique et particulière. Elle seroit une sorte de réparation pour quelques actions qui ont fait tort au caractère national. Puisque j'en suis sur cet article, la liaison naturelle des choses et des idées me conduit à quelques observations sur le commerce intérieur et extérieur du Bengale, ainsi que sur le défaut de numéraire, défaut sensible dans toute la province.

Avant que les anglois devinssent maîtres du Bengale, les différens peuples qui commerçoient avec ce pays étoient forcés de payer argent comptant une grande partie des marchandises qu'ils achetoient, le nombre des articles que dans le Bengale on avoit besoin d'acheter de l'étranger étant trop peu considérable. Ce commerce si avantageux, qui amassoit tant d'or et d'argent dans l'Indostan et sur-tout dans le Bengale, dura un siècle et demi. Mais quand la domination angloise y fut fondée, ce commerce cessa; les revenus du pays servirent à payer les frais de l'administration et les cargaisons des vaisseaux de retour de la Compagnie Angloise. Ainsi, non-seulement cette première source, d'où couloit dans le pays l'or des étrangers, fut tarie; mais de plus, les richesses que les Employés de la Compagnie amassoient, diminuèrent encore beaucoup l'affluence de l'argent que les autres nations commerçantes de l'Europe y avoient apporté. Ces nations trouvoient non-seulement à débiter aisément les marchandises qu'elles offroient; mais elles recevoient même des sommes d'argent considérables pour des lettres de change payables en Europe. L'anéantissement de la domination mahométane, dans le Bengale, produisit aussi un très-grand changement dans le commerce intérieur de cette province.

Les Princes et les Chefs, nés dans le pays, entretenoient des cours et une suite nombreuse. Ils faisoient vivre un grand nombre d'ouvriers et d'artistes qui fournissoient à leurs maîtres des draps d'or et d'argent, des étoffes de soye ou à fleurs, de fines mouffelines et d'autres articles de luxe auxquels le pompe asiatique procuroit un débit continuel et avantageux. Ces Princes, ces Chefs mahométans ou indiens sont à présent

ou chassés ou au moins tombés dans la misère et la pauvreté. Ainsi les artistes et les ouvriers, qui auparavant étoient nourris par leurs maîtres, n'ayant plus à présent de quoi subsister, ont quitté ou le pays ou leurs anciennes occupations. Dès ce moment plusieurs branches de manufactures précieuses commencèrent à tomber visiblement, et quelques unes des plus rares furent tout à fait ruinées. L'épuisement de l'Indostan et de la Perse, les troubles qui y regnoient, firent qu'on rechercha beaucoup moins les productions du Bengale qu'on ne le faisoit auparavant, lorsque Ilpahan et Dehli étoient la résidence des Souverains riches et puissants. La Cour du Grand Mogol, dans tout son éclat, surpassoit, par sa pompe et sa dépense, les Cours des autres Royaumes, les nombreux Gouverneurs, dans les provinces, imitoient leurs maîtres, les marchandises les plus précieuses, dont on se servoit à toutes ces Cours, étoient faites dans le Bengale; l'on doit donc nécessairement conclure que la cessation d'un tel commerce a dû produire de grands effets. Tout en remarquant cependant un changement qu'on ne peut nier dans le commerce de Bengale, des faits ou des preuves particulières ne peuvent pas m'autoriser à prononcer absolument que par là le pays ait perdu en tout. Peut-être le nombre plus considérable de cargaisons, envoyées chaque année en Europe, répare-t-il la perte essuyée d'un autre côté. (*)

(*) Il est sûr que le Bengale a souffert beaucoup de l'avidité des Employés de la Compagnie Angloise depuis 1765 jusqu'en 1772; mais il est tout aussi sûr, que ce pays, pendant l'administration du Gouverneur-Général Hastings, s'est relevé et est parvenu à une aisance qu'il n'avoit connue dans aucun tems. Voyez, *mes observations sur la fertilité ou la stérilité, sur l'état passé et présent des principaux pays de l'Asie.* 1er. vol. p. 336 et de suite.

Note du Traducteur Allemand.

Après avoir parlé de l'or et de l'argent qui affluoit d'Europe en Bengale , je veux ajouter encore quelques légères observations sur la diminution du numéraire dont on s'est plaint si long-tems. Sous la domination des mahométans , les richesses des particuliers étoient ordinairement remises en circulation dans les endroits où elles avoient été acquises ; et quand même on eût amassé ces trésors par des extorsions , leur rapide circulation , par tous les canaux nécessaires aux besoins du luxe , améloroit et embellissoit toujours , au total , le pays , sans qu'on s'aperçût d'une diminution dans la masse de l'argent comptant. Peut-être dira-t-on que la dépense que les européens font , en bâtissant des édifices , soit publics , soit particuliers , répare parfaitement ce que l'artiste et l'ouvrier a perdu d'un autre côté. Mais je puis assurer que cette dépense , des européens n'approche pas , à beaucoup près , de celle des mahométans. Ils bâtissoient des mosquées , des temples pour leurs idoles ; ils plantoient des jardins immenses ; ils construisoient des bains , de grands réservoirs et des maisons magnifiques de particuliers. Ces sortes de dépenses ne sont ni dans l'esprit ni dans le goût des européens. Ils n'ont aucune passion religieuse à contenter. Un zèle patriotique ne leur fait pas naître l'envie de consacrer à leur réputation , dans les Indes , des monuments dont l'utilité soit générale. Au contraire , s'y trouvant étrangers , ils se pressent de retourner dans leur patrie le plutôt possible , pour y jouir des fruits de leurs travaux.

Les anglois , dans le Bengale , n'ont pas toujours occasion de faire passer en Europe , par des lettres de change , les biens qu'ils ont amassés. Ils sont donc souvent obligés d'emporter leur argent avec eux ,

malgré la perte qui en peut résulter , ou de mettre leurs biens dans les fonds étrangers , ce qui enrichit les ennemis ou du moins les rivaux de leur nation , (*) comme on a senti vivement les effets défavorables de la limitation qu'on a mise aux lettres de change , et qu'on les a représentés souvent aux Directeurs de la Compagnie des Indes en Angleterre ; on a lieu d'espérer, que les facilités, pour pouvoir faire passer de l'argent, des Indes en Angleterre , deviendront assez grandes , pour qu'on n'ait plus recours à un de ces moyens désastreux , ou d'exporter l'or et l'argent , ou de se servir des agents des autres nations. Si l'argent que des particuliers confient à la Compagnie des Indes, dans le Bengale , est employé en marchandises des Indes , et cela dans la vue de payer les lettres de change tirées en Europe , il s'en fuit naturellement , qu'excepté les cas imprévus, les ventes en Europe , doivent mettre la Compagnie en état de payer les lettres de change tirées sur elle.

Pour se persuader de la grandeur des ressources que possède le Bengale , il suffit de penser que les millions, que cette province a fournis aux côtes de Coromandel et de Malabar , avec lesquels elle a soutenu ses guerres intestines et étrangères et pu continuer son commerce

(*) Personne ne s'est plaint davantage de ce mal que Hastings. *Memoirs relating to the State of India. London. 1786. p. 146.* Et les prières ou les avis de ce Gouverneur, bon patriote , ont été vraisemblablement une des principales causes qui ont fait cesser tout-à-fait, ou presque tout-à-fait, en Bengale , l'exportation de l'argent comptant, ainsi que les avances de sommes considérables que l'on faisoit à des Marchands ou à des Sociétés de Commerce étrangères. Voyez *Bruce's Historical View of Plans for the Government of British India. Lond. 1793. 4°. p. 578 et suiv.*

Note du Traducteur Allemand.

avec Bencool et la Chine, avoient été amassés dans l'espace d'environ 60 ou 70 ans. (*)

Depuis la mort d'Aurengzeb (**) jusqu'à l'époque de notre domination dans les Indes, (et dans ce temps l'empire du Grand Mogol étoit encore très-puissant,) l'excédent des revenus du Bengale fut envoyé exactement au trésor Impérial, soit en argent comptant, soit en lettres de change. (***) Cet envoi continuel d'argent produisit une telle rareté de numéraire que plusieurs

(*) Il m'est impossible de concevoir ce que Forster veut dire avec ces trésors amassés, dans le Bengale, dans les 70 dernières années. Je ne vois pas davantage comment ces prétendus trésors s'arrangent avec le million de livres sterling envoyé chaque année à Dehli et la rareté du numéraire qui provenoit de cet envoi. Le Bengale, depuis le commencement du treizième siècle, à l'exception de quelques petites parties, fut toujours une province des Souverains Mahométans de Dehli, Orme. Vol. 11. sect. 1re. p. 5. 6. 7. Et la position et la richesse du pays, ainsi que la lâcheté et la foiblesse des habitans, peuvent bien donner lieu de croire que le Bengale, dans les siècles précédents, a été soumis également aux Princes les plus puissans de la partie septentrionale ou méridionale de l'Indostan. Tant que les Gouverneurs du Bengale furent nommés par des Monarques étrangers, ce pays fut obligé, non-seulement d'envoyer un tribut annuel très-considérable et en argent au trésor de son Souverain; mais il lui falloit aussi contenter l'avidité de ses Gouverneurs et des Employés de ces Gouverneurs. On les changeoit très-fréquemment, et à chaque changement de nouvelles demandes tout aussi pressantes. Dans le Bengale, à présent, le superflu des revenus publics est changé tout entier en marchandises, et est envoyé en cargaison sur les vaisseaux de retour. Aussi est-il beaucoup plus heureux qu'il ne l'étoit auparavant, lorsque les Souverains étrangers et les Gouverneurs tiroient chaque année des millions du pays. Ce que Forster disoit auparavant, que toutes les marchandises de luxe dont l'Empereur, ses Gouverneurs et ses Courtisans se servoient, étoient faites en Bengale, est très-exagéré.

Note du Traducteur Allemand.

(**) Ce Prince mourut en 1707.

(***) En une seule année on envoya du Bengale à Dehli une croûte de roupies ou un million de liv. sterling.

personnes, fort à leur aise, avoient de la peine à se procurer l'argent nécessaire pour les dépenses journalières de leur ménage. Quoi qu'à présent le commerce maritime du Bengale ne soit pas aussi florissant que dans le tems où les Européens étoient bornés au commerce des côtes et n'étoient que des marchands, cependant il y a toujours un commerce assez vif à Calcutta. Celui qui se faisoit auparavant avec tant d'avantage entre le Bengale, Pégu, Siam et les îles Malayes, est à présent disparu en grande partie, (*) et s'il ne survient pas un changement favorable, il a l'air de cesser bientôt. Ces branches de commerce amenoient de l'argent, de l'or, des pierreries dans le Bengale, et on exportoit, en échange, de la soye écrue ou manufacturée, de grosses étoffes de coton, de l'opium et du salpêtre. On a objecté que le commerce maritime de Bengale souffert

(*) Le commerce du Bengale avec les Royaumes de l'Inde et les îles Malayes n'étoit pas à beaucoup près aussi considérable avant la domination des anglois, et n'est pas tellement tombé que Forster le croit. La décadence des Empires de Pégu et de Siam, et des petits Royaumes de l'île Mallacca avoit déjà fait le même effet sur le commerce, et l'avoit ruiné sans qu'on pût rien reprocher aux anglois. Depuis que leur puissance est affermie dans l'Indostan, et que le commerce chinois a considérablement augmenté, la Compagnie des Indes choisit avec le plus grand soin, dans le Pégu et les îles Malayes, toutes les marchandises qui peuvent être des objets de commerce avantageux pour la foire de Canton. La Compagnie dit Bruce L. C. P. 215, a des Commis qui sont accoutumés à acheter de l'opium, de la poudre d'or, de l'argent, de l'ivoire, de l'étain et une quantité d'autres petites marchandises : on les élève pour cela. Ils savent parfaitement les langues des insulaires. Ils connoissent tous les débouchés du commerce, et ils ont une quantité de petits vaisseaux sur lesquels ils portent les marchandises qu'ils ont achetées dans une place de commerce quelconque où les chinois viennent les chercher, quelques fois même ils les portent droit à Canton, etc. Jamais marchand particulier ne pourroit rendre de pareils services à la Compagnie.

Note du Traducteur Allemand.

par

par la défense de l'importation du sel étranger , ou ce qui est le même , par un impôt très-fort mis sur le sel : par là le nombre des vaisseaux , et l'exportation du bled et du riz , ont été considérablement diminués. Mais quand même ces mesures auroient fait souffrir le commerce étranger , cela a fait monter la recette du sel du Gange plus haut qu'elle ne l'a jamais été dans les tems précédents. Il est pénible et même injuste de parler des malheurs d'un pays sans proposer de moyens pour y remédier. Mais j'ai peu de connoissances , et je puis seulement dire , que le bonheur de la domination anglaise dépend du bien-être du Bengale ; qu'on ne doit trouver aucun travail trop dur , et qu'on doit tenter tous les plans raisonnables pour pouvoir augmenter le commerce et les revenus de ce pays.

Le 28 Mai j'arrivai à *Berhampore* , ville de garnison vaste et commode. Il y a un Bataillon d'européens et 3000 Cypayes. Le 15 juin je fis un détour pour aller à *Mooreshedabad* et en parcourir les environs. Je voulois voir le théâtre de ces faits et de ces événements importants qui , après tant d'intrigues et de combats , ont enfin rendu les anglois maîtres d'un puissant Royaume.

A un mille au-dessous de la ville , et sur le bord opposé du fleuve , est le tombeau de *Aly Verdy Kan* , qui est connu dans les Indes sous le nom de *Mahobout Joung*. Par ses talents militaires et politiques , il s'éleva jusqu'à la dignité de Souba de Bengale. Il soutint pendant huit ans une guerre opiniâtre avec les Marattes ; mais à la fin , malgré la résistance la plus forte , il fut contraint de céder à ses ennemis le district de *Couttac*.

Tout près du tombeau de Mahobout est celui de son

nèveu *Seraje-oud-Dowlah*, connu dans l'histoire angloise par la prise du fort William. Ce fut lui qui enferma la garnison, qu'il y avait fait prisonnière, dans une caverne étroite où la plupart de ces malheureux moururent. Le destin de ce jeune homme ressemble à celui de beaucoup d'autres princes orientaux, sur-tout de ceux qui tombent dans le malheur. *Seraje-oud-Dowlah* fut trahi par *Meer Jaffier* à la bataille de *Plasséy*, et bientôt après tué par ordre de celui qui l'avoit trahi. L'action de *Meer Jaffier*, d'après les loix de la parenté et de l'honneur, ne paroîtroit pas sous un jour favorable. *Mahobout Joung* avoit donné à *Meer Jaffier*, dont il avoit voulu assurer la fidélité à son successeur, la place la plus honorable de l'état et sa sœur en mariage. Même au lit de la mort, il recommanda encore le jeune Nabob, de la façon la plus touchante, à ses soins et à sa protection. *Mahobout* auroit dû savoir, par sa propre expérience, qu'il n'y a pas de liens assez forts (*) pour enchaîner l'ambition, sur-tout lorsqu'elle naît dans le cœur d'un asiatique; on fait qu'alors elle surmonte tous les obstacles.

Les Mollahs qui sont là pour prier pour les morts, racontent, que la veuve de *Seraje-oud-Dowlah* vient souvent à ce mausolée pour pleurer son malheureux époux. *Mooreshedabad* offre à présent toutes les marques de la pauvreté et de la décadence. C'est la suite du déplacement de l'administration. Elle n'étoit pas depuis longtemps la résidence des Soubas de Bengale, ils tenoient auparavant leur cour à *Rajah-Mhal*, qui est à cent milles au-delà en remontant le fleuve. Le Souba actuel, *Moubarick-oud-Dowlah*, petit fils de *Meer Jaffier* et fils du Nabob *Miroun*, tué, dit-on, d'un coup de tonnerre,

(*) Pendant qu'il augmentoit sans cesse son pouvoir, il avoit fait servir heureusement à ses projets la ruse et la perfidie.

touche sur le trésor de la Compagnie une pension annuelle de 16 lacks de roupies. Il est d'autant plus tranquille dans sa position présente, qu'il n'a jamais eu ni puissance ni ambition. Les anglois ont beaucoup d'obligations à la famille de Moubarick pour la conquête du Bengale, et une économie mal entendue ne devoit jamais leur faire violer les engagements qu'ils ont contractés avec lui. Malgré les attentions qu'on paroît avoir pour lui, il doit passer de tems-en-tems des moments biens durs, s'il fait penser et sentir.

Il n'y a pas à *Mooreshedabad* d'édifices remarquables, excepté les monuments de Meer Jaffier, de sa femme et du Nabob Mheroun, (*) Rien n'est fait pour réprimer notre vanité comme de considérer attentivement le lieu où reposent ceux qui pendant leur vie ont passé pour de grands hommes. Ils sembloient n'être animés que par l'orgueil, l'avarice et l'ambition. Ils croyoient que tout le royaume étoit trop petit pour eux, et que le genre humain n'étoit fait que pour servir d'instrument à leurs passions insensées. A présent ces hommes, qui vouloient escalader le ciel, sont renfermés dans un espace étroit et obscur. Leur ambition, autrefois si inquiète, repose dans un profond sommeil, et leurs noms, bien souvent, sont ensevelis avec leurs cendres.

Le 23 juin j'allai en bateau à *Mooreshedabad* et remontai le fleuve à voiles environ la longueur de 30 milles d'Angleterre, avec un vent d'Est assez frais. Les bateliers, sur-tout ceux de l'Indus, attachent le soir leurs bateaux au rivage, et descendent pour prendre quelque nourriture. Cette espèce de bateliers n'est pas dans l'usage de se préparer à manger sur l'eau même.

(*) On m'a dit aussi, que Mheroun étoit enterré à Rajemhal. Les Mahométans ne sont pas dans l'usage d'élever des cénotaphes.

Le 24 je vis sur la rive orientale le village de *Joungypore*, où la Compagnie a établi un comptoir et une manufacture de soye écriue. Ce jour là nous fimes environ 20 milles.

Le 25 j'entrai dans le gange. Le fleuve présente là une vue étendue, bornée à l'horison par un cercle régulier de collines, qui s'étend vers le nord-ouest par *Rasemhal*. Le gange qui, près du village de *Jouty*, (*) a bien 4 milles de large, étoit agité aujourd'hui par un vent violent qui soulevoit ses eaux en petites vagues et lui donnoit l'air d'un bras de mer. Les richesses du Bengale, ainsi qu'une grande partie de ce qui sert pour la commodité ou l'agrément des habitants, viennent principalement de ce fleuve, dont les bras nombreux arrosent une grande étendue de pays. Il emporte, à peu de frais, des districts, villes et villages, les marchandises qui y sont fabriquées, et les porte aux endroits où elles doivent être employées. Le gange facilite aussi aux anglois leurs opérations militaires dans l'intérieur de leur propre territoire, tandis que leurs armées, sur les côtes de Malabar ou de Coromandel, sont arrêtées dans leur mouvement, soit par le manque de provisions de bouche et de guerre, soit par la difficulté des les faire parvenir, tandis que souvent même elles doivent se retirer au moment où elles pourroient recueillir les fruits de leur victoire. Celles du Bengale, au contraire, sont suivies de bateaux de transport ou de vaisseaux qui leur fournissent, non-seulement ce qui est nécessaire à la vie, mais même, ce qui en fait l'agrément, avec autant de profusion qu'on porroit l'espérer dans les villes.

Le soir j'arrivai à *Rajah Mhal*, jadis la résidence des Soubas de Bengale. Aly Verdy Kan transporta pendant

(*) Village près du fleuve *Cassimbazar*.

son administration, qui commença en 1742, le gouvernement à Mooreshedabad. Je ne pus jamais découvrir la raison de cette préférence, malgré tous mes soins pour m'en informer. Les Indous ont en général peu de curiosité, et s'embarassent peu de l'histoire de leur propre pays. Leur bonheur consiste, à ce qu'il paroît, à jouir du présent sans penser à l'avenir, ni à reporter leurs regards sur le passé. Leurs plaisirs même, peu vifs et peu animés, sont modifiés par l'influence d'un climat fort doux et d'un sol fertile. *Aly Verdy Kan*, autant que je puis croire, transporta sa résidence à *Mooreshedabad* pour pouvoir veiller plus aisément sur les anglois, que l'on dit qu'il craignoit, et pour pouvoir en même tems faire plus vivement la guerre aux Marattes qui l'avoient attaqué du côté de *Kouttak*. *Rajah-Mhal*, à présent, a l'air misérable, et sans les tas de ruines que l'on voit dans la ville et autour d'elle, il seroit difficile de s'apercevoir que cet endroit étoit, il y a peu de tems, la résidence, d'un prince riche et puissant. Pendant que j'errois au milieu des débris de ses édifices, je trouvai dans un petit jardin, près du fleuve, un vieillard qui travailloit à la terre; le trouvant plus intelligent que n'a coutume de l'être cette classe d'hommes dans ces pays, j'entamai avec lui une conversation qui me fit plaisir. Son âge le faisoit parler volontiers. Il me dit que la place qu'il cultivoit alors avoit été la salle de concert du palais; et qu'il se rappeloit, que devant son petit jardin, il y en avoit eu auparavant un beaucoup plus étendu, qui étoit couvert ou emporté à présent par le fleuve. Il est difficile de trouver un endroit où l'on puisse prouver et appercevoir l'instabilité de la grandeur humaine et des ouvrages des hommes, plus clairement et d'une manière plus décourageante qu'à *Rajah Mhal*. On distingue cependant,

dans cet amas de décombres, la demeure commode et agréable de Mr. Cléveland. Elle faisoit une partie de l'ancien palais.

Le 26 je passai avec un bon vent d'Est devant le village de *Sicker-Gouilly*. Un coup de vent pensa renverser notre bateau. Près de ce village est une maison fort propre, que Mr. Cléveland a fait bâtir pour y recevoir les voyageurs.

Le 27 j'aperçus la ville de *Ponitée*, près de laquelle on voit, sur une hauteur, la maison d'un Indou ou d'un Mahométan, et une mosquée qui paroît abandonnée. Près de ces bâtimens on a élevé un monument à la mémoire de Mr. Middleton, qui mourut là pendant son voyage à Calcutta. Ces objets ne mériteroient pas peut être qu'on en parlât; mais ils offrent des points de vue pittoresques.

Le 28 le vent étant foible et le courant très-fort, les bateliers furent obligés de traîner le bateau. Dans les deux derniers jours nous fîmes environ 30 milles. Lorsque vers la fin des pluies on s'approche des bords du gange, on risque quelquefois beaucoup; les bords étant en plusieurs endroits très-élevés, et la plupart du tems les terres étant très-légères, elles s'éboulent souvent et elles briseroient infailliblement, ou couleroient à fond le bateau sur lequel elles tomberoient.

Le 29 j'arrivai à midi à *Joungerah*, petite île toute couverte de rochers, où se trouve un cloître de moines mendians Indous. L'on y voit, d'un côté, des restes d'une très-ancienne sculpture indienne. Une longue chaîne de collines, qui s'étend du sud-est au nord-ouest, borne ici le gange d'une manière très-agréable. On dit que ce fut dans l'île *Joungerah* que Seraje-oud-Dowlah fut tué, que c'étoit là qu'il s'étoit réfugié pour

éviter la persécution de Meer Jaffier; mais il est plus vraisemblable qu'on l'a pris dans le voisinage de cette île et qu'on l'a mené à *Mooredhabad*.

Ce jour là je vis une fontaine bâtie au milieu du fleuve. Ses murs bâtis en brique s'élevoient à la hauteur de quinze pieds au-dessus de la surface du gange. Les murs nétoient pas endommagés. Probablement la fontaine appartenoit à un village sur le bord du fleuve, qui aura été détruit par une inondation.

Je fis ce jour là environ 35 milles, et le soir j'aperçus *Mongheer* où j'arrivai le lendemain. Le fort est ruiné ainsi que les maisons particulières qui ne sont pas habitées. La position de la forteresse, qui couvre une grande plaine à l'ouest, et a le gange au nord, est fort bien choisie pour la défense et la commodité. Un des bastions de côté domine une vue charmante sur un détour pittoresque du fleuve, qui paroît ceint d'une chaîne de montagnes éloignées. La forteresse actuelle de *Mongheer* fut vraisemblablement construite par le Sultan *Choujah*, (*) second fils de l'Empereur *Cha-Jehan*.

Ce Sultan regnoit sur les provinces de *Behar* et de *Bengale*. Il fut extrêmement aimé des habitants à cause de sa libéralité et de la douceur de son gouvernement. La destinée du Sultan *Choujah*, sur-tout dans les derniers tems de sa vie, qui ne furent qu'une suite continue de malheurs, vous inspirera peut-être de l'intérêt; et comme c'est une occasion, pour moi, de rendre un hommage à la mémoire de ce Prince malheureux, mais brave, je veux ici vous raconter son histoire d'après

(*) Ce Prince fit creuser un fossé large et profond depuis le fleuve jusqu'à la colline; on en voit encore des traces. Il le fit pour défendre mieux *Mongheer* contre l'armée d'Aurengzeb qui l'avoit repoussé jusques là.

Bernier, le plus ingénieux et le plus digne de foi des historiens de l'Indostan. (*)

« Après la bataille d'*Alhabad*, où le Sultan *Choujah* fut battu, ce Prince se retira dans l'intérieur du Bengale, pour opposer toutes ses forces aux armes d'Aurengzeb. Bernier dit, » il ne restoit plus d'épine au pied d'Aurengzeb que le Sultan *Choujah*, qui se foutenoit encore dans le Bengale ; à la fin il fallut bien qu'il cedât à la force et à la fortune de son frère. »

Emir Koumla (**) avoit rassemblé des troupes considérables ; il étoit en état d'enfermer l'armée du Sultan *Choujah* entre les deux côtés du gange ; ce Prince fut forcé de chercher un asile dans la ville de *Dacca*, à l'extrémité du Bengale près de la mer ; ici finit la tragédie. Le Sultan *Choujah* n'avoit pas de vaisseaux, et ne savoit comment de *Dacca* il pourroit échapper à la vengeance de son frère. Il envoya alors son fils aîné, le Sultan *Banque*, au roi de *Racan* ou d'*Arracan*, Prince idolâtre, pour demander la permission de se réfugier, pendant quelque-tems, dans ses états. Il devoit aussi demander, si lorsque les moussons favorables commenceroient, il pourroit avoir un vaisseau qui le transportât à la *Mecque*, d'où il pensoit se rendre en *Turquie* ou en *Perse*. Le Sultan *Banque* revint à *Dacca* avec quelques vaisseaux dont l'équipage étoit composé de portugais fugitifs, qui s'étoient mis au service du Roi d'*Arracan*. Ils n'étoient employés que pour piller la partie inférieure du *Bengale*. Le jeune Prince apporta, à son père, la nouvelle

(*) Bernier raconte l'histoire du Sultan *Choujah* dans le 1er Volume p. 148. On ne fait pas pourquoi *Forster* trouva nécessaire de copier un extrait si considérable d'un écrivain si connu. Il n'avoit besoin que d'y renvoyer. N. D. T. A.

(**) Chef de l'armée contre le Sultan *Choujah*.

qu'il avoit été fort bien reçu, et qu'on lui avoit promis toutes sortes de secours. Sur cela, le Sultan Choujah s'embarqua à Dacca avec toute sa famille; elle consistoit en trois fils, plusieurs filles et leur mère. A leur arrivée à Arracan, ces illustres fugitifs furent reçus avec beaucoup de considération, et on leur donna, au nom du Roi, tous les objets de première nécessité que fournissoit le pays. Cependant la saison favorable arrivoit, et l'on ne parloit pas du vaisseau qui devoit transporter le Sultan à la Mecque. Il l'avoit déjà plusieurs fois demandé, en assurant qu'il avoit assez d'argent pour en payer ou le louage ou le fret. Il n'en avoit que trop, et probablement ses trésors furent la cause de sa perte, ou dumoins ils y contribuèrent beaucoup. Le Prince cependant demandoit sans cesse un vaisseau, tout étoit inutile. Enfin le Roi d'Arracan devint beaucoup plus froid, et se plaignit de ce que le Sultan ne lui avoit pas fait de visite. Choujah regardoit peut-être, comme indigne de lui, d'aller voir le Roi, je n'en fais rien; peut-être aussi craignoit-il, que s'il alloit à la cour, on ne s'emparât de sa personne pour se rendre maître de ses trésors, et qu'on ne le livrât à l'Emir Roumla. Cet Emir, au nom d'Aurengzeb, avoit offert au Roi d'Arracan des sommes d'argent considérables, s'il vouloit remettre entre ses mains toute la malheureuse famille du Sultan. Quelque fût son idée, il n'alla pas à la cour du Roi d'Arracan, il y envoya son fils aîné. Celui-ci, en approchant du palais du Roi, jettâ au peuple une quantité considérable de roupies d'or et d'argent; il offrit même au Roi des étoffes précieuses et différens ouvrages d'or et d'argent d'un travail admirable et garnis de pierres d'un grand prix. Il présenta les excuses de son père, en prétextant une indisposition qui l'empêchoit de se rendre lui-même auprès

du Roi, et il demanda, de la manière la plus pressante, de vouloir bien faire équiper le vaisseau qu'on lui avoit promis. La visite et les présents du Prince n'eurent pas l'effet qu'on avoit espéré. Le Roi, au contraire, 5 ou 6 jours après, demanda la fille du Sultan en mariage. Choujah refusa absolument, et ce refus irrita extrêmement le Roi d'Arracan.

Cependant la saison étoit passée, le Sultan voyant qu'il n'obtenoit rien par la douceur, ne consulta plus que son désespoir. Quoique le Roi d'Arracan soit idolâtre, il y a cependant, dans son pays, beaucoup de Mahométans qui s'y sont établis volontairement, ou qui ont été faits prisonniers par ces pirates portugais dont j'ai parlé plus haut. Le Sultan gagna secrètement ces mahométans. Avec leur secours et celui de deux ou trois cents fidèles serviteurs, qui l'avoient suivi, il voulut attaquer le palais du Roi, tuer toute la famille royale, et se faire proclamer Roi d'Arracan. Cette entreprise paroît plutôt l'action d'un désespéré, que d'un homme sage; et cependant, j'ai entendu dire à plusieurs mahométans portugais et hollandois, qui étoient sur les lieux, qu'elle eût réussi, si le complot n'eût pas été découvert un jour avant son exécution. Cette découverte perdit le Sultan et sa famille. N'ayant plus d'espérance de rétablir sa fortune en Arracan, il résolut de fuir dans le Pégu. Cela d'abord étoit impossible, à cause des bois et des montagnes effroyables qui séparent Pégu et Arracan; il fut de plus poursuivi avec tant de vitesse, qu'on le rejoignit le jour même qu'il étoit parti. Le Sultan se défendit avec le courage le plus opiniâtre. On ne peut compter les barbares qui tombèrent sous ses coups. A la fin il fut forcé, par le nombre, d'abandonner le champ de bataille. Banque,

qui n'étoit pas encore si loin que son père , combattit comme un lion ; mais enfin , blessé dangereusement , tout étourdi par les pierres qu'on lui jettoit de tous côtés ; il tomba. On se fait de lui et on l'emmena avec ses deux plus jeunes freres , sa sœur et sa mère. Quant au Sultan , accompagné d'une de ses femmes , d'un eunuque et de deux autres personnes , il gagna le haut d'une montagne. Un coup de pierre le jeta par terre ; mais l'eunuque banda sa playe avec son turban et le remit sur pied : le Sultan s'enfuit dans les bois. Voilà tout ce qu'on a pu apprendre de son destin. Je l'ai entendu raconter ainsi de plusieurs côtés , même à des personnes qui avoient été témoins oculaires. Ces rapports firent courir beaucoup de bruits sur le compte du Sultan , et inquietèrent souvent la Cour de Dehli.

Bernier , après avoir cité les différentes conjectures que l'on a faites et répandues sur Choujah , raconte , qu'il a fait un voyage , de Bengale à Masulipatnam , avec un de ses eunuques. Cet eunuque étoit anciennement chef de l'artillerie ; et il lui dit que le Sultan étoit mort. Il n'en voulut pas dire davantage. Bernier croit qu'il ne fut pas tué par les ennemis qui le poursuivoient ; mais que bientôt , ou il fut tué par les brigands , ou dévoré par les bêtes féroces dont les bois d'Arracan et de Pégu sont remplis.

On jeta ensuite dans des cachots ceux des membres de la famille du Sultan qu'on avoit pris. On les traita fort mal. Bernier dit qu'on les traita plus humainement dans la suite. Le mariage de la fille aînée du Sultan avec le Roi en fut cause. Mais les serviteurs du Sultan Banque ayant voulu recommencer une nouvelle conjuration avec les mahométans qui demeuroient à

Arracan, le Roi fut tellement irrité, qu'il fit périr toute la malheureuse famille, excepté la Princesse qu'il avoit épousée. (*)

Cassoum Ali Kan se retira, lors des dernières années de son gouvernement, dans la forteresse de Mongheer. Les prétentions toujours croissantes des anglois diminuoient son aurorité et le commerce de ses sujets. Dans un moment d'humeur, il conçut le projet de secouer le joug de ces étrangers et de faire cesser leur influence dans le Bengale; outre les motifs qu'il avoit pour son compte, il étoit aigri sans cesse par ses Courtisans et ses Officiers, que la diminution de leurs revenus et de leur puissance devoit nécessairement révolter. Le plus emporté parmi eux étoit *Kojah Gregore*, Arménien. Contre la coutume de son peuple, il avoit pris le parti des armes; il s'étoit mis au service de *Cassoum Ali*. Parvenu à un grade important, il s'étoit acquis beaucoup de considération. Il paroît que Soumrou et lui ont eu la plus grande part à la guerre avec les anglois, guerre qui, comme l'on fait, perdit Cassoum, et mit fin à la domination des Mahométans dans le Bengale. Gregore, sur le soupçon d'une conjuration tramée par lui à Calcutta avec ses compatriotes, fut condamné à mort, encore avant que son maître fût chassé. Ce fut avec Cassoum Ali (***) que finit la puissance

(*) J'ai aimé à raconter les malheurs du Sultan Choujah, parce que cela fait voir un morceau intéressant de l'histoire Indienne sous un tout autre jour qu'un de nos écrivains, le Colonel Dow, nous l'a présenté. Quoique Dow puisse passer pour un historien très-exact, cependant il ne pouvoit pas être aussi bien informé qu'un écrivain contemporain dont la fidélité est connue.

(***) Pendant que Cassoum Ali étoit dans les provinces supérieures de l'Indostan, pour susciter des ennemis aux anglois, il demanda aussi des secours à la Cour de Dehli. Il monroit dans son intérieur

des Soubas de Bengale. Meer Jaffier essaya de regagner la considération de ses prédécesseurs. Cette tentative malheureuse lui valut la mort, et fonda la domination complete des anglois dans ce pays.

L'on auroit tout à me reprocher, si avant de quitter ce pays, je ne joignois mes éloges à tous ceux que Mr. Cléveland a mérités et obtenus. Ce généreux anglois, que je n'ai jamais vu, mais dont la réputation est connue par ses ouvrages, augmenta considérablement la population, par une administration sage et juste, des districts de *Rajahmal* et de *Bauglepour*. Il facilita aussi la levée des impôts, quoiqu'ils augmentassent sans cesse. L'augmentation de population est frappante dans les environs de *Mongheer*, et sur-tout on le remarque aux foires considérables de cette ville. Des marchands de toute sorte s'y rassemblent. Ce même homme se donna toute la peine possible pour tirer les habitans des montagnes voisines de leurs retraites inaccessibles, et les faire descendre dans la plaine. Ses peines ont été récompensées. Douze cents de ces montagnards ont pris service chez nous, et forment un corps duquel on peut attendre, avec raison, des services importans. Ils sont traités fort doucement; ils jouissent d'avantages considérables. Cela doit être un attrait puissant, pour engager leurs frères à suivre un exemple si avantageux. Les brigandages des montagnards rendoient anciennement les chemins si peu sûrs, qu'à une certaine distance, il

le caractère intrigant et sanguinaire qu'il porta dans sa vie publique. Il chercha à corrompre les Ministres de Dehli par des présents considérables, et on prétend qu'il fit périr, en différens temps, toutes les femmes qu'il avoit amenées de Bengale. A sa mort, qui le surprit en 1777 dans le village de Koulwall, la Cour s'empara de sa succession, qui montoit à 100000 liv. sterl. foible reste de ce qu'il avoit volé dans le Béhar et le Bengale.

falloit mettre des postes pour protéger les voyageurs. Souvent même on étoit obligé d'envoyer deux ou trois Bataillons pour tenir en bride les habitans des montagnes de Bauglepour; et ces habitans, à présent, défendent ces pays qu'ils ravageoient auparavant. Enfin, Mr. Cléveland fit construire, dans les deux districts qu'il administroit, à la plupart des places où les caravannes et les voyageurs seuls ont coutume de se reposer, de petits bâtimens dans lesquels on trouve au moins un abri contre la rigueur du temps. Les naturels du pays paroissent même s'être formés sur l'exemple de leur chef. Ils témoignent aux étrangers les attentions les plus obligeantes. Tels furent les avantages que le Gouvernement et un grand nombre de sujets dut à la bienveillance et au patriotisme d'un seul homme. Aussi sa récompense fut-elle égale à son mérite. Il jouit de l'honneur d'avoir relevé, dans un pays éloigné, le caractère de sa nation; et il a dû connoître des plaisirs que la plus grande fortune n'est pas en état de donner.

Le 3 Juillet je quittai *Mongheer*, et le 5 j'arrivai à *Patna*, sur le gange. Cette ville est grande et peuplée, quoiqu'elle ait bien perdu depuis qu'elle n'est plus la résidence du Nabob de Behar. On cultive, dans le voisinage de *Patna*, une grande quantité de pavots dont on fait un opium excellent. Les Salpêtrières sont considérables; aussi la ville est-elle fort riche. Elle est devenue le centre d'un commerce étendu. Les différentes fabriques d'ouvrage, en argent, en fer et en bois, sont étonnantes, sur-tout quand on considère les mauvais outils avec lesquels ils sont travaillés, et les méthodes simples d'après lesquelles on les fait.

On trouve à *Patna* et dans ses environs des ruines

considérables d'édifices publics et particuliers, qui montrent un luxe et une grandeur que l'on ne retrouve plus à présent. Un ancien nom de cette ville, dont quelques habitans plus instruits se souviennent encore, et qui a quelque ressemblance avec la prétendue capitale des Indes dont parlent Strabon et Pline, a fait croire que *Patna* étoit bâtie à la place du fameux *Palibothra*, dont le Major Rennell a parlé d'une manière si détaillée dans ses ouvrages géographiques. La curiosité et le besoin momentané de m'abandonner à des réflexions tristes, me conduisirent à la place où les anglois ont été tués par ordre de *Cassoum Ali*. Les maisons qui y étoient auparavant sont abattues, et à la place on a élevé un monument décent; mais sans inscription à l'honneur de ces malheureux. Peut-être eût-il mieux valu ne pas l'élever; mais si l'on vouloit conserver le souvenir d'un forfait, on auroit dû, ce me semble, parler aussi de ce qui l'a occasionné.

Le 13 Juillet je quittai *Patna*, et j'arrivai le même jour à *Mouzoufferpour*. C'est là que demeure le Receveur du district de *Tirhut*. Ce district est situé au nord de *Patna*, à la distance de 40 milles, et rapporte environ six lacks et demi de roupies.

En 1760, dans le voisinage de *Mouzoufferpour*, il y eut une bataille entre *Mherin*, fils aîné de *Meer Jaffier*, qui avoit avec lui des troupes angloises, et *Kadim Houffein Kan*, Chef de *Pournea*. Ce dernier fut battu. Quelques jours après *Mherin* mourut. On prétendit que c'étoit d'un coup de tonnerre. *Meer Jaffier* crut que son fils avoit été assassiné, et il accusa publiquement *Cassoum Ali* de ce meurtre. La mort de ce jeune homme favorisoit les desseins ambitieux de *Cassoum Ali*. Plusieurs circonstances suspectes se réuni-

rent contre lui , ainsi on peut pardonner à un père , d'avoir pu croire que son fils avoit été assassiné par un rival déclaré , qui , dans la fuite , fut irréconciliable , et montra un caractère cruel et sanguinaire.

Le 30 Juillet j'allai par terre à *Choprah*. C'est une longue ville dont les maisons sont dispersées çà et là , et qui , est environ à vingt mille au-dessus de Patna , au nord du gange. *Choprah* est le séjour du Receveur des districts de *Saroun* et de *Champoran* , qui rapportent 14 lacks et demi de roupies. Les françois et les hollandais (*) ont eu là des comptoirs , sur-tout pour la préparation du salpêtre , que cette contrée fournit en abondance. On remarque , et cela en vaut la peine , que les hollandais achètent aux anglois la plus grande partie du salpêtre brut , et que cependant ils sont en état , lorsqu'il est raffiné , de le donner d'une meilleure qualité et à meilleur marché que la Compagnie angloise. Peut-être les hollandais doivent-ils cet avantage à l'économie sévère qu'ils observent dans leurs entreprises de commerce ; peut-être la cause en est-elle l'application soutenue qu'ils donnent à tout ce qu'ils font , et qui paroît inné chez eux.

Le 12 Août je quittai *Choprah* , et le 14 j'arrivai à *Bouzar*. Ce fut dans le voisinage de cette ville , que *Casoum Ali* , dont les forces étoient réunies à toutes celles de *Choujah-oud-Dowlah* , fit sa dernière tentative contre les anglois. Leur nombre considérable , qui couvroit les plaines de *Bouzar* , ne leur servit de rien contre la troupe petite , il est vrai , mais résolue et disciplinée des anglois. Après un combat assez vif de quelques heures , les anglois enfoncèrent les troupes

(*) Cette lettre fut écrite pendant la guerre avec la France et la Hollande ; et les anglois avoient pris les comptoirs de ces deux nations

combinées et prirent toute leur artillerie. Je n'ai parlé des exploits de cette journée, décrits assez amplement par d'autres, que pour vous rappeler les services importants des troupes angloises. Leur patrie leur doit, sans doute, la reconnoissance la plus marquée. C'est à eux qu'elle est redevable de la gloire de son nom et des grands avantages qu'elle a acquis.

La citadelle de *Boukar* est petite, mais elle est assez forte pour résister aux attaques ordinaires des Indous. Elle est située à l'extrémité de la province de *Behar*. Le Commandant actuel a encore augmenté les fortifications. Pour plus grande sûreté, il a revêtu la ville d'un rempart et l'a entourée de fossés.

Il y a peu de choses remarquables à *Boukar*. Il en est une seulement que les Indous respectent, comme les habitans de Naples honorent le sang de St. Janvier, et les catholiques Notre Dame de Lorette. Le monument dont je parle est sur une petite hauteur à l'ouest de la citadelle; il est consacré au Dieu Ram. C'est celui qui commande à la guerre et à la victoire; on peut le regarder comme le mars des Indous. Ram, pendant sa jeunesse, se tint sept jours sur la colline, pour apprendre d'un maître fameux à tirer de l'arc. Dans la suite cette arme lui servit à faire des choses si merveilleuses, que l'on ne croit pas le louer beaucoup en disant qu'il a tendu un arc très-pesant et lancé des traits qui atteignent de loin.

A deux milles de *Boukar*, vers l'ouest, le ruisseau *Torin Noullah*, qui se jette dans le gange, sépare la province de *Bahar* de celle de *Bengale*. Cependant on regarde ordinairement le fleuve *Caramnassa*, dont le cours est parallèle à celui du ruisseau, comme la ligne de séparation des deux provinces; lorsque les

Officiers Anglois, en activité, sont obligés, pour leur service, de passer ce fleuve, ils ont double paye : la dépense est plus considérable ; ils sont très-éloignés des côtes de la mer, et les marchandises européennes y sont à un prix excessif.

De *Bouzar* la vue sur la province de *Benarès* fait un plaisir inexprimable. C'est une plaine étendue, bordée d'un fleuve fort large, qui serpente et fait mille détours. Elle est couverte de vastes champs de bled ; des villages, des bois, des arbres sont semés çà et là ; c'est un mélange d'objets agréables qui font naître les sensations les plus douces.

Je quittai *Bouzar* le 23, et j'arrivai le 26 à *Benarès*. De *Mongheer* à *Benarès*, par eau, on compte environ 280 milles.

Vous découvrirez, sans doute, quelques légères erreurs dans ce que je vous ai raconté jusqu'à présent de mes voyages par eau dans les différentes provinces. Vous remarquerez aussi vraisemblablement, que j'ai dépeint avec trop de sécheresse un pays dont la fertilité donne l'idée de l'adondance, et dont la vue offre une suite de paysages les plus variés et les plus beaux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

S E C O N D E L E T T R E.

Benarès 30 Septembre 1788.

Je vous ai communiqué jusqu'à présent le journal de mon voyage de *Calcutta* à *Benarès*, et les remarques que j'ai faites pendant la route ; je vais vous soumettre maintenant le résultat de mes observations dans cette ville. Peut-être me tromperai-je dans mes recherches